

Thérèse NADEAU-LACOUR



“QUE VOTRE
TESTAMENT
SOIT
ACCOMPLI
EN MOI.”



Retraite spirituelle

AVEC MARIE GUYART DE L'INCARNATION

LA VIGNE, LE SARMENT
ET LA SÈVE EN SES FRUITS

Marie Guyart de l'Incarnation (Tours 1599 - Québec 1672) est la "*Thérèse de nos jours et du Nouveau Monde*" (Bossuet). Sa canonisation par le pape François signe sa dimension universelle. Sa foi ardente, ses talents naturels et les grâces reçues, ont animé ses états de vie successifs: mariée, mère de famille puis veuve, chef d'entreprise, ursuline, éducatrice et fondatrice missionnaire. Moderne atypique, elle est ainsi cette femme accomplie et maîtresse de vie chrétienne à suivre dans "*les difficultés de notre temps*" (Jean-Paul II).

Accompagnée par Jean 15 et rejointe par *Evangelii Gaudium*, Marie nous guide dans cette retraite spirituelle pour redécouvrir notre identité chrétienne, la grâce du baptême et le sens de la mission qui en surgit. Le chrétien y retrouve son "Centre": enraciné en lui, uni à sa vigne et rempli de sa sève, le disciple-sarment peut donner "*un fruit qui demeure*".

Laique mariée, docteur en philosophie et en théologie, universitaire (Université Laval de Québec et Université de Trois-Rivières), spécialiste en anthropologie et en théologie de la vie mystique, Thérèse Nadeau-Lacour s'intéresse particulièrement aux maîtres spirituels de la modernité auxquels elle a consacré plusieurs publications et retraites.

Une collection qui vous accompagne dans votre

Retraite spirituelle



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pris de vertige par l'extraordinaire richesse de *chacun* de ces deux parcours.

Faut-il dire que la singularité de Marie Guyart de l'Incarnation est d'avoir vécu successivement plusieurs vocations dans plusieurs états de vie, les portant, chacun dans leur ordre, naturel ou surnaturel, à un très haut niveau de perfection ? Ce serait consacrer des ruptures fatales dans sa vie, telles que chaque étape nouvelle renierait ou s'opposerait à l'étape précédente.

Ce n'est pas ce que révèle la dynamique de l'autobiographie qu'elle rédige en 1654, dans laquelle une unité de fond apparaît, qui scelle une cohérence étonnante. Cette cohérence est non seulement celle qui ordonne vie intérieure et vie extérieure ; mais elle est aussi celle qui fait, de chacun des bouleversements dans sa vie, un pas de plus vers l'accomplissement en elle de la femme et de la chrétienne en marche vers la sainteté. Il faut alors remonter au tout premier titre qui lui fut attribué, sous forme d'éloge : le Père Dablon sj, supérieur des Missions au moment de la mort de Mère Marie, se saisissait de l'existence de la fondatrice et l'unifiait en la sublimant lorsqu'il eut l'audace de l'appeler la « femme forte telle que nous la représente Salomon⁴ ».

Aussi cette cohérence n'est pas statique mais dynamique. En cela elle nous apprend à être.

Pour terminer...

Quelques indications concernant la manière de procéder :

Chaque demi-journée s'articulera autour d'un mot-clé ou d'une expression particulièrement importante chez Marie de l'Incarnation. Chacune renvoie à un élément déterminant de l'identité chrétienne.

Chaque demi-journée est aussi accompagnée d'un ou plusieurs versets bibliques (souvent mis en exergue), de nombreux extraits de l'œuvre de Marie de l'Incarnation, et, en écho, de réflexions du Magistère contemporain. Ces références peuvent nourrir votre méditation ou approfondir les propos de la causerie.

... / ...

Pour ce premier soir, il serait bon de relire et de « mâcher » lentement :

– le chapitre 15 de l'évangile selon saint Jean, puisque cette « Grande Parole » de Jésus au soir du Jeudi Saint accompagne ces journées.

1. Jean-Paul II s'adressait ainsi aux Ursulines et amis de Marie Guyart de l'Incarnation, rassemblés à Rome le 23 juin 1980, au lendemain de la béatification de cette pionnière missionnaire du « grand siècle des âmes ».

2. *Lettre CLIII*, 26 octobre 1653.

3. En particulier Bossuet : *Instruction sur les états d'oraison* (1697).

4. *Correspondance*, p. 1027.

Je note...

A large, empty rectangular box with decorative, rounded corners, intended for taking notes. The box is defined by a thin black border and occupies most of the page below the text.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

telle une boussole, il m'indique quelle direction prendre pour être qui je veux être. En d'autres termes, le cœur-centre est le « lieu » où se décide ce qui donne un sens à ma vie, c'est-à-dire à la fois une direction et une signification.

De ce fait, je sais que, choisir d'ordonner mon existence dans ce qu'elle a de plus concret à partir de ce centre, en assure la cohérence et signe mon identité.

Ainsi le centre-cœur est à la fois l'organe moteur d'une vie cohérente et le non-négociable (l'absolu auquel je crois), propre à inspirer toute ma vie. Pour reprendre la parole de l'évangile de Mathieu, il est à la fois *le cœur* et *le trésor* (Mt 6,20).

Dans la première lettre que Claude a conservée de sa mère, Marie est encore laïque. De son cœur jaillit une exclamation, telle une suite embrasée de substantifs qui sont autant de synonymes absolus qui déploient son « trésor » intérieur :

Ô éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout ! (*Lettre I*, 1626-1627)

Si ce centre est *son tout*, c'est que tout dans sa vie se mesure à cette aune, y compris ses « *incorrespondances* », sortes d'infidélités à l'absolu que sa foi, par ailleurs, reconnaît.

Ainsi le centre, invisible au regard extérieur, est l'organe intérieur essentiel sans lequel mes pensées, mes actions et toute ma vie ne seraient pas « ma » vie puisqu'elles auraient pour origine et mesure une autre instance que celle à qui j'ai librement donné ma foi.

Mais alors deux remarques s'imposent à propos de la crise d'identité, crise profonde qui affecte notre époque. D'une part, on pourrait émettre l'hypothèse qu'une des causes de cette crise serait la tendance lourde de notre temps à refuser l'existence même d'un absolu et de la vérité. Ce relativisme joint au prurit de changement rend impossible l'idée même, dans nos vies, d'un

centre stratégique qui en assure le dynamisme et la cohérence : les identités deviennent flottantes et l'être humain dépendant d'opinions et de modes successives qui sont autant de prêt-à-porter idéologiques et moraux. D'autre part, la cohérence dont nous parlons suppose un accès à la vie intérieure. Si le cœur est cet organe spirituel essentiel pour notre identité, encore faut-il le rejoindre, l'habiter tel le cabinet secret qui est aussi la salle de conseil de notre véritable demeure. On connaît les conditions pour cela : ce sont celles que vous avez prises en décidant cette retraite : le silence, du temps disponible, un certain détachement volontaire du tourbillon extérieur et des embarras des affaires. On ne peut pas dire que le monde actuel favorise ces conditions.

Dans plusieurs de ses lettres, Marie de l'Incarnation rejoint des correspondants qui sont aux prises avec une vie professionnelle ou familiale très accaparante, sa sœur par exemple, veuve avec une dizaine d'enfants à charge et un important commerce à gérer. Pourtant, Marie à qui elle demande conseil, la renvoie à ce centre-boussole qu'elle appelle alors un *flambeau*.

Le cœur-centre n'est pas pour autant, à proprement parler, un refuge qui permettrait d'échapper à un environnement devenu invivable. Pour Marie, vivre à partir de son centre est, au contraire, le seul vrai moyen pour vivre dans le monde, s'y engager même, sans en subir les nuisances déshumanisantes et y prendre plus aisément et plus rapidement des décisions justes. Et elle parle d'expérience.

Elle écrit, par exemple, à sa sœur :

Cela [être relié à son centre] vous serviroit beaucoup, même pour la conduite de votre famille et de vos affaires domestiques [...], on voit plus clair dans les affaires temporelles, et à la faveur de ce flambeau on les fait beaucoup plus parfaitement.

(*Lettre LXXXIV*, p. 235)

Et elle confie à son fils que, depuis des années, cette vie centrée sur l'essentiel peut seule lui permettre de vivre dans les « embarras des affaires ». Dans une lettre que nous aurons l'occasion de retrouver, elle écrit :

[Sans cela], je ne puis comprendre comme l'on peut vivre en ce monde parmi les épines et les tracas qui ne tendent qu'à étouffer l'esprit intérieur.

(*Lettre CXIII*, 1648, p. 341)

Encore faut-il ne pas se tromper de boussole et ne pas considérer comme central ce qui n'est que périphérique, comme absolu ce qui n'est que relatif, comme identité profonde ce qui ne serait, selon sa propre expression, que « les singeries » de notre imagination.

Pour Marie, deux critères anthropologiques que pourtant elle ne formalise pas, orientent son discernement à ce sujet. D'une part, ce centre doit respecter le caractère relationnel de notre nature humaine et, d'autre part, il est directement lié à une expérience capitale, celle du bonheur.

Nous verrons cet après-midi quel est le trésor de Marie qui est aussi son cœur, son centre, le flambeau qui éclaire sa vie tout entière.

Pour prolonger la réflexion, vous pouvez vous poser l'une ou l'autre de ces questions :

Qu'est-ce qui ordonne ma vie, qui met de l'ordre, me permet de discerner et de choisir ce que j'estime important et de délaissier ce qui me semble secondaire ?

Quel est mon *non-négociable* ?

Qu'est-ce qui donne véritablement sens à ma vie et sans quoi je ne serais pas moi-même, sans quoi je ne serais pas heureux ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je suis... Vous êtes
Jean 15 ou l'identité du disciple

Si faire une retraite spirituelle, c'est revisiter « le centre profond de notre vie personnelle » comme y invite régulièrement le pape François, Marie de l'Incarnation semble nous dire que, pour un chrétien, c'est revisiter sa relation à Dieu, son écoute de la Parole, sa manière de se laisser travailler par elle, car c'est en grande partie par elle que se structure son identité en tant qu'identité singulière et identité chrétienne.

Alors que Judas vient de quitter la salle haute et que l'Heure du Fils est proche, Jésus livre comme un ultime Testament aux Onze, sa suite rapprochée, ses fidèles. Pour Jésus, il s'agit là d'une dernière révélation ; eux ne le savent pas.

À l'exception du jeune Jean qui, au pied de la Croix, recueille les ultimes paroles créatrices du Maître, aucun d'entre eux n'entendra plus le Jésus qu'ils ont suivi depuis trois ans, et pour qui ils avaient tout quitté au point de trouver dans cette « marche à sa suite » une nouvelle identité, ce qu'ils croyaient être leur véritable identité : « et nous qui avons tout quitté pour te suivre » (Mt 19,27).

Une fois de plus, Jésus va les inviter à une nouvelle conversion. Et quelle conversion ! Pour la première fois, il leur parle de leur identité, de leur véritable identité, qui ils sont à ses yeux. On se souvient que Jésus leur avait demandé : « Pour vous, qui suis-je ? » (Mt 16,15). Mais il ne leur avait jamais confié qui ils étaient pour Lui. Or la totalité du chapitre 15 est consacrée à cela.

La parabole qui l'inaugure et qui inspire le sous-titre de cette retraite, ouvre sur une parole de révélation. Dans les textes des évangiles, l'expression *Je suis* est toujours la signature du Fils de Dieu. Le chapitre est construit sur la dyade : *Je suis... vous*

êtes. Tout se passe donc comme si l'identité des disciples ne pouvait leur être révélée qu'à partir de l'identité du Fils, et au cœur même de leur relation. L'identité des disciples est tout entière dans ce centre, ce cœur battant de l'évangile de Jean : la relation à Jésus, Fils de Dieu.

On réduit souvent la pointe de la parabole de la vigne à la nécessité pour le disciple de porter du fruit, alors qu'il s'agit là de la conséquence d'un enseignement, ou mieux, d'une révélation bien plus fondamentale pour ne pas dire fondatrice. Si on considère que le chapitre 15 a une structure concentrique, la clé du chapitre se trouve dans les versets 13 à 16. Pourquoi ? Parce que Jésus y effectue des renversements majeurs, liés d'ailleurs les uns aux autres par une logique qui n'est pas celle du monde, mais celle du Royaume. Ces deux renversements concernent l'identité des Onze et, au-delà, l'identité de tout disciple ; tous les deux relèvent de la Parole créatrice, Verbe de Dieu par qui tout a été fait :

Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis [...].

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués.

Et sur quoi insiste la parabole, bien avant les fruits à produire, sinon sur la relation d'union entre le sarment (le disciple) et le cep de vigne (Jésus) ? Le centre de l'existence de chacun des disciples, le principe même de leur identité n'est pas leur choix de tout quitter et de suivre Jésus, mais le fait que le Fils de Dieu les a choisis et leur a proposé son amour. Au soir du Jeudi Saint, les Onze ne comprennent pas. Jésus ressuscité renouvellera cette proposition mais directement, cette fois, à Pierre : « Pierre m'aimes-tu ? » Alors, le Christ ressuscité l'*institue* dans son identité et sa mission. Mais cette question avait été posée avant la Passion, au cœur des paroles rapportées au chapitre 15 : « Je

vous appelle amis »... Et vous, semble interroger Jésus, que répondez-vous à cet appel ?

Avec la patience de son infinie bonté, Il pose inlassablement à chacun de nous cette question dont l'enjeu est notre être lui-même.

Faire retraite, c'est bien *revisiter* notre relation à Dieu, notre écoute et notre manière de répondre.

... /...

Deux textes de Marie de l'Incarnation, proposés à votre méditation de ce soir :

[...] les trésors de mon céleste Époux, qui ne sont autres que les saintes et sacrées maximes de l'Évangile, qui, comme des torrents, sont coulées de sa divine bouche. S'il m'a dit : Faites du bien à ceux qui vous font du mal, c'est une loi qu'il me semble qu'il a écrite dans mon cœur avec une efficacité toute d'amour : ce que j'expérimente dans les occasions, non point en me mortifiant, mais par une pente et inclination qui me porte là, en vertu de l'impression de la maxime de mon divin Époux. Comme ayant eu diverses affaires, depuis que je suis en Canada, et par conséquent à traiter avec personnes de diverses conditions, il s'est rencontré plusieurs affaires assez épineuses ; ces divines maximes ont été ma force et soutien. L'on prenait souvent mon procédé comme provenant de mon naturel, qu'on disait facile à secouer et à oublier les déplaisirs que je pouvais recevoir de la part du prochain ; mais l'on ne voyait pas que, mon esprit étant possédé de cet esprit des maximes du Fils de Dieu, j'agissais par ce principe.

(*Rel. 1654*, p. 314)

Et deux ans avant sa mort, elle écrivait encore à son fils :

Mon très-cher fils, vous ne pouvez rien désirer de plus avantageux pour vous et pour moi, sinon que nous soyons tout à Dieu. C'est là mon unique pente, c'est ce que je veux uniquement, et tout m'est croix hors de ce centre. (*Lettre CCLXXI*, 1670. p. 920)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suite que l'attrait qu'elle ressent pour la parole de Dieu, les cérémonies de l'Église, la prière personnelle ou les œuvres de charité, ont leur source dans ce qu'elle appellera plus tard, y compris dans le récit des conséquences de la rencontre, « le principe intérieur », en d'autres termes la relation continuée par la présence en elle de l'Esprit Saint. Il est intéressant de se souvenir alors des paroles qui enveloppent le chapitre 15 de l'évangile selon saint Jean : « Je ne vous laisserai pas orphelin » (Jn 15,26) ; « Je vous enverrai l'Esprit Saint » (Jn 15,26). La promesse de l'Esprit Saint, le Paraclet, qui précède Jn 15, termine aussi ce chapitre. L'Esprit Saint qui fait enfant de Dieu le baptisé, est omniprésent dans la vie de Marie Guyart de l'Incarnation. Il y est le vecteur de la vie de Dieu. Pour revenir à la parabole de la vigne, si Jésus, le Fils, est le cep et si le disciple-ami est le sarment, l'Esprit Saint, dit Marie de l'Incarnation, est la sève au cœur du sarment qui porte la vie et rend possible des fruits qui demeurent. Elle souligne, par exemple :

[...] l'importance qu'il y a d'être unie à notre divine Vigne, le suradorable Verbe Incarné, pour n'avoir de vie que par sa sève qui est son divin Esprit, et que c'est le haut point de la vie spirituelle et la consommation des Saints, que de n'avoir plus de vie qu'en lui, selon le sens de saint Paul. (*Rel. 1654*, p. 353)

La radicale gratuité d'une rencontre

L'essentiel du récit qui inaugure l'autobiographie de Marie de l'Incarnation raconte une première rencontre avec Notre-Seigneur dont elle a été gratifiée. L'initiative de cette visite vient, nous l'avons vu, de Notre-Seigneur lui-même ; il s'agit d'un cadeau divin, d'une grâce. Étonnamment, la réaction de la petite Marie n'a rien d'une réception passive : dès qu'elle voit ce visiteur venu du ciel, elle le reconnaît spontanément alors qu'elle ne l'avait jamais vu ; elle répond au geste de tendresse et

d'amour de Notre-Seigneur en l'accueillant « à bras ouverts » ; puis, consciente d'avoir été choisie, elle écoute l'étonnante demande du Fils de Dieu et y répond par un engagement clair, sans question, restriction ni condition, un engagement aussi absolu que la gratuité de la visite reçue. Pour reprendre une expression de P. Ricœur, le *oui* de l'enfant est ici une « parole heureuse », réponse parfaitement ajustée à la grâce reçue du *plus beau des enfants des hommes*. Marie de l'Incarnation parle souvent de son désir de « correspondre » aux grâces reçues ; elle en fait même la condition essentielle du bonheur : elle donne ici le témoignage d'une « *correspondance* ».

Dès lors, ne nous étonnons pas que cette relation d'intimité avec le Verbe Incarné, initiée par lui et consentie par l'enfant, devienne très rapidement le centre de gravité de sa vie et lui permette de déployer son identité.

En donnant à cet événement le statut de grâce fondatrice, Marie nous apprend que ce que nous choisissons comme principe de cohérence, comme centre de notre existence, trouve souvent sa source dans une expérience particulièrement heureuse que nous avons pu vivre et que nous érigeons en principe de vie non-négociable, certains de trouver là le lieu de notre accomplissement. Dans une homélie du 1^{er} février 2020, le pape François affirmait que, pour un chrétien, « la boussole c'est la gratuité de Dieu ».

Pour l'heure, Marie Guyart a découvert la joie d'une première rencontre avec Notre-Seigneur ; elle désire de tout son être que cette visite se renouvelle. Elle vient de trouver son trésor et le *cœur battant* de sa vie : elle se sait aimée de Dieu, d'un amour électif.

Le bien est d'être uni à Dieu (saint Augustin). Où il est question de bonheur

Déterminer ce qui est le centre de notre vie, revient à déterminer qui on veut être. Aussi ce choix n'est pas décrété arbitrairement : le témoignage de Marie Guyart nous apprend qu'il est directement lié à nos expériences de bonheur, de vraie joie et à notre conception d'une vie heureuse qui en découle. Marie de l'Incarnation ne s'y trompe pas lorsque, avec ses correspondants, elle évoque le bonheur comme horizon réaliste de la vie du disciple du Christ Jésus : forte de son expérience, elle parlera à son fils d'être heureux en cette vie ; et, elle livrera à sa nièce et filleule, les conditions d'un authentique bonheur.

Or il est remarquable de constater la joie qui irradie de ce texte : une joie vive, native et profonde à la fois, simple et sans ombre. Elle est comme le parfum de ce récit.

En écho, on peut entendre une parole que Benoît XVI adressait aux jeunes à l'occasion de la préparation des JMJ de Madrid en 2011 :

Trouver et conserver la joie spirituelle qui procède de la rencontre avec le Seigneur, qui demande de le suivre, de faire un choix décisif, celui de tout miser sur lui. (Discours préparatoire aux Journées Mondiales de la Jeunesse de Madrid, 2011)

La manière dont, des décennies plus tard, Marie de l'Incarnation parle de cette première rencontre, porte toujours cette joie dont parle l'évangile selon saint Jean : « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera » (Jn 16,22).

Et le fait que Marie de l'Incarnation débute son autobiographie par l'évocation précise de cette rencontre et non par sa naissance ou le contexte familial de ses premières années, en montre le caractère fondateur. De cette rencontre qui l'a comblée de joie, surgit son centre, définitivement. Et ce centre porte le sceau de sa relation au Verbe incarné, au point de se confondre avec elle. À partir de ce jour, elle sait par expérience

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et le fait qu'elle en parle fréquemment comme d'une nécessité est une ligne de fond structurante.

Dès lors on peut comprendre l'*expression-clé* grâce à laquelle elle présente à son fils la dynamique de sa vie, non seulement sa vie intérieure mais aussi ses actions extérieures : le concept singulier et génial d'*état d'oraison*.

Dans l'expression, le mot *état* peut avoir une certaine connotation passive ; de fait, Marie dit à son fils qu'elle va parler de *la conduite de Dieu sur elle*. Mais ce substantif renvoie aussi à l'être même de la personne et, par là à son identité. Cela nous permet de déduire que la suite des états d'oraison convoque, *en tant qu'état d'oraison*, la totalité du sujet et pas seulement un sujet mystique qui aurait été artificiellement abstrait de la réalité existentielle de la personne. Et cela est vrai pour chacun des états. Cette suite d'états est coextensive du déploiement de son identité comme identité relationnelle (relation à Dieu, aux autres et à elle-même) et en précise la dynamique.

Ainsi, dans la *Relation* autobiographique de 1654, les états d'oraisons régulent non seulement l'itinéraire spirituel d'une mystique d'exception et, de ce fait, l'histoire de sa relation à Dieu ; mais aussi chacun des états ordonne la cohérence et l'unité dynamique entre la vie intérieure et la vie extérieure, qui caractérisent très précisément l'identité de Marie.

Passage par des états d'oraison : une nécessité

C'est dans ce sens que, pour la mystique, le passage par des états est une nécessité. Elle écrit par exemple, à son fils :

Celui qui dispose les choses suavement voulait que je passasse par divers états avant que de manifester sa volonté à la plus indigne des créatures.

(*Lettre LXVIII*, 1643, p. 185)

Ou encore, à sa nièce :

Si Dieu vous aime, vous passerez par des changements d'états spirituels dans lesquels vous croirez que tout est perdu pour vous... mais l'intention de Dieu est de vous sanctifier.

(*Lettre CI*, 1646, p. 299)

Du point de vue de l'existence chrétienne concrète et de la description de sa dynamique, chaque état d'oraison pourrait être défini ainsi : un état d'oraison est la forme provisoirement stable que prend ma relation d'amitié avec le Seigneur et, à partir de ce centre, tend à irradier mon existence tout entière, mes occupations et préoccupations, mes pensées et mes projets, mes relations aux autres comme ma vie intérieure⁵.

Les états d'oraison ne se confondent pas avec les différents états de vie que Marie a vécus successivement. Ainsi, le premier état d'oraison couvre 13 ans de sa vie, du songe de 7 ans à ce qu'elle appelle le jour de sa conversion (24 mars 1620) juste après la mort de son époux. Les changements d'états d'oraison ne coïncident pas non plus avec les grands événements extérieurs parfois spectaculaires qui lui sont arrivés. Par exemple, on aurait pu penser que le départ pour la Nouvelle-France aurait constitué un changement d'état d'oraison. Pourtant il n'en est rien ; en effet, ce départ ne modifie pas la qualité de la relation qu'elle entretenait avec le Seigneur et qui ordonnait toute sa vie depuis plusieurs années (10^e état d'oraison). Par contre, pendant les dix années qu'elle passe dans l'entreprise de son beau-frère, où elle y accomplit, aux yeux de son entourage, un même travail et vit une situation stable tant sur le plan familial que professionnel ou religieux, Marie va passer par six changements d'états d'oraison, dont celui du mariage spirituel. Seul, son directeur spirituel qui connaît ces ébranlements spirituels peut mesurer combien ces changements

dans son commerce d'amitié avec Dieu ont modifié en profondeur toute son existence, par exemple, son rapport aux *embarras des affaires* et sa capacité à traiter et régler les questions temporelles.

À l'âge de 55 ans, au moment où elle rédige son autobiographie, elle présente sa vie selon une suite de *treize états d'oraison*, tout en précisant qu'ils n'ont pas tous la même importance, et qu'on pourrait rajouter pour certains d'entre eux, des sous-états.

Quel enseignement porte ce concept pour nous ?

Si le rythme et la nature de chaque état d'oraison décrivent un itinéraire radicalement singulier, tel celui, unifié, de Marie de l'Incarnation, néanmoins, la notion même d'*état d'oraison* a une portée universelle qui se devine aisément dans l'usage qu'elle fait de ce concept pour conseiller ses plus intimes.

Ce concept pointe cinq réalités :

– L'identité humaine n'est ni un monument statique, ni une suite éclatée d'instantanés. Elle est un dynamisme, une vie et donc un *continuum* qui se déploie et requiert pour ce déploiement un principe de vie qui soit aussi un principe de cohérence dynamique. Parler de sa vie comme d'une suite d'états d'oraison, c'est d'une certaine manière identifier ce principe de vie à l'oraison entendue comme relation d'amitié avec Dieu. Dès lors,

– Le déploiement de l'identité dépend de l'évolution de ce commerce d'amitié.

– La cohérence et la nécessité d'un centre vivant pour cette cohérence qui se joue dans le commerce d'amitié, dans l'entretien amoureux. Ainsi,

– Un itinéraire spirituel se joue à deux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

esprit pour me changer en une nouvelle créature. (*Idem*)

La conversion est donc bien le fait de Dieu. Sa liberté elle-même est comme purifiée et concentrée dans sa dignité la plus haute : la liberté de consentir à la transformation opérée par l'Amour de Dieu, la liberté très mariale du « oui » à la grâce.

Ainsi sa conversion consiste à consentir à la vie de Dieu en elle par le don de sa grâce. Marie entre dans ce qu'on appelle la vie mystique.

Nous pourrions admirer cette expérience mystique comme moment déterminant de la vie de Marie de l'Incarnation et penser raisonnablement que tout cela a peu à voir avec notre propre histoire. Nous aurions raison dans le sens où rien n'est plus singulier qu'un itinéraire spirituel puisqu'il concerne justement notre identité, notre histoire la plus intime.

En fait, ce serait s'attarder au spectaculaire d'une telle expérience mystique et ne pas voir l'essentiel qui touche précisément à l'identité chrétienne.

Tout se passe dans ce texte comme si Dieu faisait accéder Marie à l'essence même de la grâce baptismale, celle qui fait « enfant de Dieu » celui qui la reçoit. Il lui donne de s'approprier, de faire sienne cette grâce. En d'autres termes, selon l'image dont Marie de l'Incarnation use pour en parler à son fils Claude, Dieu lui ouvre *la porte* de son identité de baptisée dans le Christ. En ce sens, quelque absolument et radicalement unique que soit cette expérience mystique, le récit qu'en fait Marie pointe la nature de cette grâce et les transformations qu'elle a la puissance d'opérer, pour autant que, dans et par la foi, le chrétien l'accueille en tant que telle et consent aussi à son déploiement.

L'effet principal de cette grâce par lequel se termine le récit et

qui transforme en une « autre créature », une « créature nouvelle », dit-elle par ailleurs à son fils Claude en reprenant le thème de *l'homme nouveau* chez saint Paul, montre à l'évidence qu'il y est question de l'identité de tout baptisé dans le Christ Jésus.

Le récit tente de dire la densité exceptionnelle de la grâce reçue ce 24 mars 1620, grâce qui est en fait comme une re-visitation de la grâce baptismale qui est proprement grâce de conversion. Cette grâce contient à la fois une grâce de vérité, une grâce de libération et une grâce de participation à la sainteté de Dieu. Il suffirait d'évoquer des conversions célèbres dans la tradition chrétienne, à commencer par celle de Paul sur le chemin de Damas, pour retrouver ces trois composantes. Il serait très intéressant aussi de faire le rapprochement avec le récit de la conversion de Blaise Pascal (23 novembre 1654) dont ce dernier gardera la trace sous la forme du célèbre texte du *Mémorial*, texte découvert après sa mort dans la doublure de son vêtement. Les deux récits, écrits la même année 1654, dégagent des fondamentaux de toute grâce de conversion.

Une grâce de vérité. La vérité sur soi-même

L'expérience vécue par Marie montre que la réalisation de cette grâce (aux deux sens du verbe *réaliser* : avoir conscience et rendre réel) commence, pour le baptisé, par la connaissance de ses limites, de ses faiblesses, de sa « chétivité », selon le mot de Marie, de son péché... Ici, Dieu, d'une certaine manière, impose cette connaissance à la jeune femme en faisant défiler devant ses yeux tous les péchés commis depuis son enfance, non pour l'accabler, mais pour la sortir de l'illusion ou de l'ignorance de son véritable état. Toute croissance spirituelle exige d'abord comme préalable de faire la vérité sur soi-même. C'est ce à quoi s'emploie régulièrement Jésus avec ses disciples,

particulièrement au soir du Jeudi Saint, en renversant (convertissant) la propre idée qu'ils se font de leur identité et de leur relation à Jésus lui-même (Jn 15). À la toute fin du récit, Marie décrit l'effet de cette transformation qui, pour une part, porte sur la connaissance d'elle-même :

[...] si puissamment changée que je ne me connaissais plus moi-même. Je voyais mon ignorance à découvert qui m'avait fait croire que j'étais bien parfaite, mes actions innocentes, et enfin que j'étais bien. (*Rel. 1654*, p. 71)

En *la nuit de feu* du 23 novembre 1654, la Lumière de la présence de Dieu éclaire Pascal sur ce qui était essentiel dans sa vie passée. Il écrit seulement et le répète dans le texte comme une coulpe :

Je m'en suis séparé. [...]

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Je m'en suis séparé.

On retrouve la confession de Paul au chapitre 2,13 de l'épître aux Galates :

Car vous avez entendu parler de mon comportement naguère dans le judaïsme : avec quelle frénésie je persécutais l'Église de Dieu et je cherchais à la détruire.

Cette grâce de vérité est libératrice pour le cœur qui l'accueille. Naît alors dans le cœur, la vertu d'humilité, fille de la vérité, la reconnaissance de la juste place de l'homme par rapport à Dieu, dont Marie de l'Incarnation dira que « c'est elle qui fait les saints ».

Une grâce de libération et de participation au mystère de la Rédemption

Prendre conscience de ce qu'est la grâce du baptême chrétien,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour parler de l'élan qui l'habite depuis l'âge de 7 ans, Marie de l'Incarnation parle d'*attrait* ou d'*inclination*, de *pente* pour tout ce qui lui permet de retrouver la présence de Celui à qui elle a dit « oui » en songe. La conversion qu'a provoquée, chez la jeune femme, l'ébranlement de la vision du sang, initie en elle un mouvement plus lucide, plus intense et plus unifié, plus décisif. Pour en parler, elle choisit le mot *tendance* qu'elle définit ainsi à son fils :

La tendance est le premier état de l'âme blessée du saint amour et qui, ayant encore le dard sacré dans la plaie, souffre pour s'unir à son vainqueur, parce qu'elle ne le peut encore atteindre, eu égard à sa grande dissemblance, et n'étant pas encore dans la pureté requise à l'union qu'elle prétend et où elle aspire. Il lui faut passer par divers feux et par diverses morts, avant que d'y posséder son Bien-Aimé. C'est pourquoi elle soupire jour et nuit, et par des élans continuels, elle ouvre ses bras, ou pour mieux dire, elle étend ses ailes, qui sont dans un continuels mouvement.

(*Rel. 1654, Supplément, VIII, p. 376*)

On comprend l'importance d'un terme chargé de porter la dynamique qui anime maintenant sa vie. Le but de la tendance qui naît de ce que Marie de l'Incarnation appelle sa conversion, est clairement et rapidement déterminé : l'union transformante au Christ qu'elle préfère appeler le Verbe Incarné.

La *tendance*

Le mot « tendance » apparaît dans la *Relation de 1654* dans les pages qui suivent l'évocation de cet avènement en elle de la créature nouvelle. Elle écrit par exemple : *Mon âme avait une tendance à Dieu sans cesse purement spirituelle*⁸. Ou encore, en parlant de celle qu'elle est devenue : *tous ses soupirs, ses attentions et sa vie sont sans cesse en cet état de tendance au Bien-Aimé*⁹. Et, quelques lignes plus loin : [...] *l'Époux aux embrassements duquel elle aspirait par une tendance et attrait continuels*¹⁰.

Dès lors, pour comprendre l'identité chrétienne en son principe, il faut, au concept d'*état d'oraison*, absolument associer celui de *tendance*, expression majeure et récurrente dans la *Relation de 1654*. Ce concept accentue la volonté de manifester dans la *Relation* le dynamisme d'une existence. Il faut prendre le mot *tendance* dans son sens étymologique qui suggère à la fois une *attente* si on considère le sujet seul, un *attrait* si on considère l'objet vers lequel tend le sujet, et une *tension* si on considère la relation entre les deux.

Les treize états d'oraison de l'autobiographie de 1654 décriraient donc un dynamisme de croissance qui, à certains égards, se confondrait avec l'histoire de cette *tendance*.

Nous venons d'affirmer que la tendance s'organise autour d'un but à atteindre. En fait, on pourrait en distinguer plusieurs qui montrent la richesse du concept :

- La tendance au Bien-Aimé. Ce but pourrait être encore défini comme l'union à Dieu.

- La tendance à la pauvreté spirituelle et à la pureté, prise non dans un sens seulement moral mais d'abord dans sa signification spirituelle. Elle les appelle *substantielles*.

- La tendance ou la *pente* à la charité déjà présente dans le premier état d'oraison, et au don de soi pour l'autre, plus radical, que traduiront plus tard les concepts de victime, martyr, holocauste... autant de termes qui ne sont pas univoques et qu'il faut manipuler avec soin.

- La tendance au bonheur qui apparaît comme une constante discrète mais non moins persistante dans son œuvre.

Remarquons que les raisons d'être de ce dynamisme étaient déjà présentes, comme en germe, dès les premiers états d'oraison.

Pourtant, pour raconter le premier état d'oraison et les effets qui s'ensuivirent, Marie n'utilise pas encore le terme *tendance*. Mais déjà il s'agit *d'être à Lui* ; des années plus tard, elle dira à son fils que la vie d'une âme consiste à *être* toute à *Lui* (*Lettre CXXIV*, 1649, p. 385). Ces deux expressions qui balisent sa vie montrent bien à la fois l'unité d'un itinéraire et l'élan nuptial, tel celui de l'épouse du *Cantique des cantiques*, qui commence à se dessiner dès l'enfance et qui s'amplifiera jusqu'au don total, radical et inconditionnel à l'Époux divin.

À l'issue de l'expérience de conversion du 24 mars 1620, Marie a ajusté spontanément son existence à la *tendance* qui lui tient lieu de dynamisme de vie. Malgré la pression de sa famille, elle refuse toute proposition de mariage qui, au regard de son entourage, lui aurait assuré une vie confortable et la possibilité d'élever son enfant dans les meilleures conditions. Elle redresse l'affaire de son défunt mari, paie les créanciers, liquide l'entreprise et s'installe avec son bébé chez son père, au dernier étage de la maison. Elle y mène une vie de semi-solitude et apprend le métier « contemplatif » de la broderie tout en continuant à s'occuper des pauvres. Elle y reste à peine quelques mois. Sa sœur enceinte et son beau-frère qui dirige une entreprise importante de transport de marchandises, sollicitent son aide et lui demandent de venir s'installer chez eux. Elle accepte à condition d'être considérée comme une simple servante. Au vu de ses compétences, c'est bientôt elle qui, dans les faits, et pendant dix ans, dirigera l'entreprise, s'occupera de faire décharger les marchandises des bateaux sur la Loire et charger les voitures, dirigera les nombreux cochers et s'occupera de quelque cinquante chevaux dans l'écurie ; et, de plus, organisera la vie des serviteurs et servantes de la maison dont elle gagne la confiance et parvient sans difficulté à se faire obéir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cinquième jour

Matin

L'esprit apostolique

*Je vous ai choisis et institués
pour que vous alliez,
que vous portiez du fruit et
que votre fruit demeure.*

(Jn 15,16)

Je suis une mission.

(François, EG, n. 273)

*Mais le présent le plus précieux en tout,
est l'Esprit du sacré Verbe incarné.*

(Lettre CXXIII, à son fils, 1649, p. 376)

*L'esprit apostolique, qui n'était autre que l'Esprit de Jésus-Christ, lequel
s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien et par
le sien.*

(Rel. 1654, p. 198)

Prière

Nous pouvons commencer notre rencontre par cette prière qui jaillit du cœur de Marie de l'Incarnation, alors qu'elle faisait une retraite :

*« Donnez-moi, ô divin Père, donnez-moi cette foi qui me doit unir à
votre Fils, et me faire un même corps avec lui ;*

*donnez-moi encore la grâce qui m'est nécessaire pour vivre de sa vie et
de son esprit.*

*Et parce que c'est peu à un pampre d'être uni à sa vigne et d'être
rempli de sa sève, s'il ne produit du fruit, donnez-moi les grâces actuelles
qui me sont nécessaires pour fructifier en vertu et en bonnes œuvres. »*

(Écrits de Tours, p. 438)

L'union apostolique

Nous avons vu hier quels propos surprenants Marie de l'Incarnation adressait à Celui qui venait enfin de la prendre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toutes circonstances, même au milieu des échecs apparents, car « nous tenons ce trésor en des vases d'argile » (2Co 4,7). Cette certitude s'appelle « sens du mystère ». C'est savoir avec certitude que celui qui se donne et s'en remet à Dieu par amour sera certainement fécond (cf. Jn 15,5). Cette fécondité est souvent invisible, insaisissable, elle ne peut pas être comptée. [...] L'Esprit Saint agit comme il veut, quand il veut et où il veut ; nous nous dépensons sans prétendre, cependant, voir des résultats visibles. Nous savons seulement que notre don de soi est nécessaire. Apprenons à nous reposer dans la tendresse des bras du Père, au cœur de notre dévouement créatif et généreux. Avançons, engageons-nous à fond, mais laissons-le rendre féconds nos efforts comme bon lui semble.

(Ibid., n. 279)

[...] il n'y a pas de plus grande liberté que de se laisser guider par l'Esprit, en renonçant à vouloir calculer et contrôler tout, et de permettre à l'Esprit de nous éclairer, de nous guider, de nous orienter, et de nous conduire là où il veut. Il sait bien ce dont nous avons besoin à chaque époque et à chaque instant. On appelle cela être mystérieusement féconds. *(Ibid., n. 280)*

Je note...

A large, empty rectangular box with decorative, rounded corners, intended for taking notes. The box is defined by a thin black border and occupies most of the page below the text.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dynamique de l'appel et du don qui appartient aux « manières » de Dieu.

Dans ce texte d'une extrême densité, structuré selon les récits bibliques de vocation tel celui de l'Annonciation, tous les éléments sont présents : l'appel ; la claire conscience de l'appelé d'être confronté à des obstacles à vue humaine insurmontables ; la réponse conditionnée par le don de la grâce : l'engagement à faire la volonté de Dieu.

Marie témoigne ici de l'identité chrétienne telle que Jésus l'avait déjà définie : écouter la parole de Dieu et la mettre en pratique (par exemple, Lc 8,21). Marie de l'Incarnation a écouté avec tout son être (corps, intelligence et cœur) la Parole qui lui est adressée, et elle s'engage à la mettre en pratique pour autant qu'elle est rendue capable de le faire.

Le texte suggère donc les obstacles avec une économie de mots remarquable. Ils seront ensuite déployés dans le processus de discernement par Dom Raymond de Saint-Bernard avec qui son ancienne dirigée aura une correspondance suivie pendant plusieurs semaines au printemps 1635.

Dans ce court récit, Marie va donc à l'essentiel. Ces obstacles sont à peine esquissés ou, plutôt, ils sont entièrement contenus dans l'exclamation : « je ne puis rien ». Mais ce constat n'est pas celui d'un découragement ou d'un certain fatalisme désabusé. Nous avons vu que la réponse de Marie s'inscrit dans un horizon de foi, un horizon théologal qui concerne donc sa relation à Dieu : le récit est centré sur un dialogue, impensable selon la seule logique de la raison qui ne conçoit pas de rapport possible entre la finitude de la créature et l'infini de Dieu ; pour pointer cette impossibilité, Blaise Pascal parlera, à la même époque, de « disproportion » et de « paradoxe ».

Mais Dieu a levé ce premier obstacle, essentiel, puisqu'il s'est

rendu proche de la mystique, par la médiation de sa Parole. Ainsi, Marie nous apprend que, quel que soit l'obstacle à l'appel du Seigneur, il sera, lui aussi, mesuré dans le cadre de sa relation à Dieu. Nous retrouvons ici, très concrètement, l'importance du *centre*, largement évoqué au début de cette retraite. Le centre de gravité, de cohérence et de décision de l'existence de Marie est sa relation vécue à Dieu. C'est le cœur battant de l'identité chrétienne. C'est à ce niveau que la Parole de Dieu est accueillie, entendue, répondue et pratiquée. Et, c'est à ce niveau que les difficultés sont *in fine* reçues et mesurées, non sans l'examen de la raison qui, cependant n'est pas décisif.

S'il est une mission, à vue humaine, impossible à réaliser, pour une femme de ce début de XVIIe, une religieuse, une cloîtrée par vocation discernée, c'est bien cette mission inédite en Canada, dans un pays qui, de plus, lui a été montré en songe comme une vastitude inhospitalière, étrange, sauvage et dangereuse ! Ce possible appel est tellement insolite que son directeur spirituel, le Père Salin, jésuite, à qui elle s'était confiée, lui demande expressément d'oublier tout cela (*Rel. 1654*, p. 214). Marie obéit, mais dépérit. Il faudra que la supérieure du couvent prenne l'initiative, elle-même insolite, de l'autoriser à parler à Dom Raymond de Saint-Bernard qui l'avait dirigée jusqu'à son entrée chez les Ursulines. Après un premier échange, il acceptera d'engager un processus de discernement au cours duquel tous les obstacles apparents ou réels seront examinés.

Si nous nous en tenons au récit de l'appel pour le Canada, l'obstacle essentiel pointé par Marie concerne ses limites, son impuissance, sa *chétivité*, dira-t-elle joliment par ailleurs (*Rel. 1654*, p. 99).

Ce même argument reviendra sous plusieurs formes, dans ses échanges avec Dom Raymond au moment du discernement.

Mais sur quoi porte vraiment le discernement de Dom Raymond ? Il ne porte pas sur l'authenticité de son expérience mystique puisque Marie, étrangement, ne lui en a pas parlé. Pourquoi ne parle-t-elle ni du songe ni de l'appel reçu en oraison, sinon parce qu'elle refuse qu'une expérience mystique, quelque exceptionnelle qu'elle soit, puisse être considérée comme un argument de discernement. Si sa vocation est reconnue sans faire appel à son expérience mystique, alors, l'expérience sera nécessairement authentifiée. L'attention de Dom Raymond porte donc sur ce qui fait l'objet central des deux premières lettres que Marie lui envoie : la force irréprouvable d'un « désir » qui, dit-elle, *la suit partout*, appuyé par un *instinct*, une sorte d'assurance intérieure que Dieu n'abandonne pas sa créature (*Lettre XII*, 1635, p. 26).

Nous n'avons pas les lettres de Dom Raymond ; mais, grâce à celles de Marie qu'il avait conservées, nous devinons quelles questions, remarques ou objections il lui adressait. Il mettait ainsi peu à peu au jour les obstacles possibles à sa mission. On s'aperçoit très vite que Marie avait déjà bien « engagé » le discernement. Dans la deuxième lettre qu'elle lui adresse, elle fait état de manière très ordonnée de son propre discernement, car, en femme avisée, elle a repéré de nombreux obstacles à la réalisation de ce désir « d'aller en Canada ».

Les obstacles envisagés par Marie

Ils sont de plusieurs ordres.

* Les obstacles naturels, qui peuvent mettre en péril sa vie, sa santé et même son honneur :

J'envisage tous les travaux tant de la mer que du pays ; ce que c'est d'habiter avec des Barbares ; le danger qu'il y a de mourir de faim, ou de froid ; les occasions fréquentes d'être prise ; enfin tout ce qu'il y a d'affreux dans l'exécution de ce dessein.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temporelles. À 67 ans, elle est toujours supérieure d'une communauté en expansion dans des conditions matérielles très difficiles. Elle écrit :

Ces âmes ainsi avancées ont trouvé leur fin en jouissant dans leur fond de celui qu'elles aiment ; et ce qu'elles pâtissent extraordinairement hors de ce fond n'est qu'un excès de sa magnifique bonté. Quoi qu'il arrive elles sont contentes en elles-mêmes et ne veulent rien que dans l'ordre de sa très-sainte et surdorable volonté. Si elles se trouvent engagées dans les affaires temporelles, il ne leur est pas besoin de faire tant de réflexions pour trouver des raisons ou des réponses convenables en celle dont il s'agit, parce que celui qui les dirige intérieurement leur met en un moment dans la pensée ce qui est à dire ou à faire. (*Lettre CCXXII*, à son fils, 1666, p. 765)

On pourrait multiplier les textes de Marie relatifs aux tracasseries des affaires temporelles.

On comprend dès lors que ces tracasseries, pas plus que les embarras des affaires ne sont vraiment des obstacles à la mission.

Il s'agit ici d'une constante chez Marie de l'Incarnation. Dès lors que la volonté de Dieu a été clairement discernée, elle sait que, pour autant qu'elle y consent de tout son être, cette volonté se réalisera ; elle sait aussi, d'une part qu'elle ne sera elle-même qu'en la réalisant et d'autre part que Dieu lui donnera les forces pour la réaliser. Nous reviendrons plus loin sur ce que signifie cette attitude de fond chez Marie Guyart.

On pourrait dire dans un premier temps qu'il ne devrait pas y avoir de rivalité entre les affaires temporelles et les affaires de Dieu dès lors qu'on les mesure chacune dans leur ordre propre. Les affaires temporelles doivent être gérées par l'intelligence et la raison qui sont des facultés propres à notre nature à cet effet. Néanmoins, il peut arriver que des sortes de conflits d'intérêts interviennent. Par exemple la raison argumente à juste titre pour montrer le caractère déraisonnable de tel projet (nous parlerions

par exemple aujourd'hui d'une enquête de faisabilité) alors que ce projet correspond par ailleurs à la volonté de Dieu très clairement discernée. Marie de l'Incarnation affirmera que dans ce cas, la vertu doit dépasser la raison. Qu'est-ce à dire ? Cela revient à reconnaître un ordonnancement dans son existence tel que l'ordre de l'intelligence et de la raison, tout en ayant une certaine autonomie dans son ordre, est *in fine* au service de ce qui est, comme nous l'avons vu, le centre de gravité de son existence : sa relation à la volonté de Dieu.

Ainsi, ce qui est totalement déraisonnable à vue humaine (par exemple, rebâtir un monastère sans argent et alors que le monastère incendié n'a pas fini d'être payé) devient raisonnable dans l'ordre de la foi en un Dieu qui n'abandonne pas ceux qui veulent réaliser ainsi sa volonté. Cela requiert effectivement une grande foi et une grâce de discernement que la personne seule ne peut assumer.

De même, les embarras des affaires ne sont des obstacles que pour autant qu'ils n'appartiennent pas au dessein de Dieu sur la personne, à ce moment déterminé. Dans la mesure où ils sont ordonnés selon la volonté de Dieu, non seulement ils ne nuisent pas à l'union mais ils la confortent.

Des signes clairs dans l'ordre de l'amour de Dieu accompagnent la juste décision : la Paix et la Joie. Mais tout cela est intérieur.

Il ne s'agit pas de négliger les obstacles extérieurs, les épreuves, mais de les rapporter à ce qui donne le sens ultime à la vie chrétienne.

Pour moy j'ay toujours les affaires de la Maison sur les bras, je les porte par acquiescement aux ordres de Dieu, car toute ma vie j'ay eu de l'aversion des choses temporelles, sur tout en ce país où elles sont épineuses au point que je ne vous puis exprimer. Mon cœur néanmoins et mon esprit sont en paix dans les tracas de cette vie si remplie d'épines ; et

j'y trouve Dieu, qui me soutient par sa bonté et par sa miséricorde, et qui ne me permet pas de vouloir autre chose que ce qu'il voudra de moy dans le temps et dans l'éternité. (*Lettre CLXXXV*, 1660, p. 632)

Le tracas des affaires temporelles devient réellement un obstacle lorsque Dieu manifeste clairement sa volonté et qu'elle est incompatible avec la gestion de telles réalités temporelles. C'est ce qui arrive à Marie après plus de dix ans passés dans la famille de sa sœur, et trois ans après qu'elle ait vécu l'union sublime du mariage spirituel. Elle est alors confrontée à de nouveaux obstacles et à un nouveau combat, le plus célèbre peut-être dans ce que les chroniques historiques ont retenu de Marie Guyart. Quelque singulière que soit la situation et les circonstances, son témoignage rejoint des réalités auxquelles tout chrétien peut être confronté : l'apparente rivalité entre l'amour Dieu et l'amour des hommes. Cette rivalité devient dramatique lorsque, comme chez Marie Guyart, l'amour des hommes prend la forme de l'amour maternel.

* *L'amour de Claude et l'appel de Dieu.*
Où le diable s'en mêle !

Marie a trente ans. Depuis trois ans déjà elle est entrée dans ce qu'elle appelle son *état foncier* d'épouse, par la grâce mystique du mariage spirituel. Les 9 chapitres qui composent ce septième état couvrent près de quatre années de la vie de Marie. Il est un des plus riches et des plus intenses de l'autobiographie, le plus déterminant aussi.

Le septième état d'oraison qui débute par le récit de la deuxième vision trinitaire qui sert de cadre à la très haute grâce du mariage mystique, se termine par la réalisation du vœu le plus cher de Marie, qui l'habitait déjà dans son adolescence, « vocation, dit-elle, qui la suivait partout » (*Rel. 1654*, p. 153) : être toute consacrée à vivre la loi d'amour de son Dieu, en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mission impossible II

Sans moi, vous ne pouvez rien faire.

(Jn 15,3)

*Ah, mon Dieu ! Quand seray-je délivrée
de ce moy-même si peu fidèle à l'esprit de la grâce ?*

(Lettre CLXXVI, 1657, p. 594)

*Je souhaiterais que ma voix fût un tonnerre qui se pût
faire entendre par tout le monde [...] Mais que dis-je ?*

*Ô mon grand Dieu ! faites ce que je ne puis faire :
prenez les cœurs de tous les hommes [...] ; et par
la puissance de votre grâce engagez-les à vous aimer.*

(Écrits de Tours, p. 504)

Prière

*Qu'est ceci, ô mon cher Amour ? Vous voulez que je vous aime, vous me
commandez de faire votre volonté, vous m'obligez de garder vos saintes
lois, vous m'ordonnez de pratiquer de bonnes œuvres et de porter des
fruits de vertu, et voilà que vous dites que je ne puis rien.*

Me commandez-vous donc de faire des choses impossibles ?

Mais vous ajoutez que je ne puis rien sans vous.

*Ô mon grand Dieu ! Commandez-moi donc ce qu'il vous plaira, mais
faites-moi faire ce que vous me commanderez.*

Sans vous je ne puis rien ; avec vous, je puis tout.

(Écrits de Tours, p. 520-521)

Dans une re-visitation de l'identité chrétienne, telle que cette retraite l'a entreprise en compagnie de Marie de l'Incarnation, la *mission* occupe une place essentielle ; depuis le Concile Vatican II, les successeurs de Pierre le rappellent constamment à l'Église et à ses membres. Nous avons pu constater comment la nécessité de la mission s'enracine directement dans les Paroles adressées aux Onze par Jésus la veille de sa Passion, tout particulièrement celles rapportées par Jean au chapitre 15 : dans une parole

solennelle et grave, Jésus révèle aux disciples-amis leur identité selon le Royaume et, au cœur de cette identité nouvelle, il réunit deux nécessités : leur vie d'intimité avec Lui, et la fécondité d'une mission qui est la raison d'être de leur élection.

Dès lors, il est important pour chaque chrétien de s'interroger sur les conditions de réalisation de son être-chrétien en tant que *mission*, d'autant que Jésus ne cache pas à ses disciples-amis l'adversité que, à son exemple, ils rencontreront nécessairement.

Depuis Paul, les grands évangélisateurs de l'histoire de l'Église, « disciples-missionnaires » s'il en est, sont pour nous des témoins précieux mais aussi des compagnons de route dans les deux dimensions, mystique et missionnaire, dont le dialogue permanent crée la dynamique de toute vie chrétienne authentique. Reconnue à la fois comme mystique (*Thérèse du Nouveau Monde*) et comme missionnaire (*Apôtre des Amériques*), Marie Guyart de l'Incarnation continue à nous accompagner dans nos méditations sur l'identité chrétienne et le savoir-être-chrétien, par sa manière de déployer sa grâce de baptisée, souvent marquée du sceau de l'impossible.

Les « traverses » n'ont pas manqué à cette disciple-missionnaire avant l'heure, ni dans sa vie chrétienne, ni dans son désir de plus en plus fervent de réaliser la volonté de Dieu ; vous avez pu découvrir certaines de ces adversités à partir des textes qui vous étaient proposés hier, en fin de journée. Notre réflexion s'était d'abord attardée sur le moment clé que fut la révélation du dessein de Dieu sur la vie de l'ursuline cloîtrée, et l'appel à le réaliser. Le caractère inédit d'un tel appel, les multiples obstacles évidents, à vue humaine insurmontables, ou ceux plus cachés et non moins redoutables, rendaient improbable la réalisation de la volonté de Dieu privément révélée mais qu'il restait à discerner en Église.

Deux perspectives

La rigueur du discernement que, au printemps 1635, l'ursuline met en œuvre sous la direction de Dom Raymond et la manière dont, 20 ans plus tard, la mystique missionnaire raconte ce moment, ont permis de dégager des lignes de force dans la manière chrétienne d'accueillir la mission singulière que « je suis » et de traiter les multiples obstacles à sa réalisation.

Tout se passe comme si l'examen engagé par l'ursuline et par Dom Raymond se déroulait selon deux perspectives successives.

La première relève de ce qu'on appellerait peut-être aujourd'hui une « étude de faisabilité ». L'intelligence rationnelle y est le maître d'œuvre de l'enquête qui, dans le cas du *projet du Canada*, aurait dû raisonnablement conclure à l'impossibilité de la réalisation de ce désir-appel.

La deuxième perspective qui, chez Marie de l'Incarnation, prend aussitôt le relais dès qu'un argument avancé par la raison semble « avoir raison » du projet, n'est pas du même ordre. L'enquête chargée de mesurer les obstacles et la qualité du projet se découpe alors sur un horizon qui concerne ce que nous avons appelé le *centre de cohérence* de la vie de Marie de l'Incarnation, le « flambeau » qui éclaire les situations, la « boussole » qui oriente ses décisions. Centre de gravité de son identité chrétienne, ce centre est sa relation à Dieu. De lui, naissent des certitudes, des sortes d'assurances qui ne sont pas de même nature que les certitudes rationnelles mais qu'il ne faudrait pas confondre avec des idées de traverse ou avec des intuitions passagères issues de l'imagination, des émotions ou d'une sensibilité épidermique. Ces certitudes insolites, Marie les appelle *instinct intérieur*.

Ainsi, lorsqu'une décision n'engage pas seulement des réalités temporelles – domaine propre au jugement de la raison –,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je note...

A large, empty rectangular box with a thin black border. The corners of the box are rounded with a decorative, inward-curving shape, resembling the corners of a book cover or a framed page. The interior of the box is completely blank, providing space for writing or drawing.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

[...] la plus sublime : ce n'est pas celle qui multiplie les extases et ravissements : notre Jésus et sa sainte Mère et les saints apôtres nous sont des témoins fidèles du contraire... les extases ne sont rien en comparaison des vertus ni des dispositions intérieures de grâce dont j'ai parlé et qui sont toute ma vie, ma force et mon soutien.

(*Lettre CXIII*, 1648, p. 343)

Et cette règle, directement issue de son expérience de vie qu'elle résume parfaitement :

Quand on appartient à Dieu, il faut le suivre où il veut ; et il en faut toujours revenir à ce point, de se perdre dans sa sainte volonté. J'estime que c'est ce que l'esprit de Dieu veut dire dans l'Écriture [...]. Pour arriver à cette perte, il faut vivre de foy, car l'Écriture dit encore : *mon juste vivra de foy*.

(*Lettre CLXXVII*, 1658, p. 597)

Dans la réponse qu'elle fait à son fils, Marie de l'Incarnation associe une vie de foi à la vertu d'humilité. Pour elle, ce point est capital.

* *Une vertu-reine : l'humilité*

L'humilité est, pour la maîtresse de vie chrétienne, la vertu de la *créature nouvelle* qui est sortie de la grande épreuve : après avoir été placée devant la *vérité* sans concession de sa condition (faiblesse, misère, péché), puis, dans un même mouvement, purifiée par le Sang versé du Christ Jésus, elle a été « recrée » par son même amour de Miséricorde et gratifiée des plus grandes marques de sa présence, sans pour autant oublier la vérité de sa condition de créature.

Une fois faite la vérité sur son être, l'humilité est, pour la créature, le consentement à sa juste place. Pour Marie, placée sous la lumière inexorable qui fait la vérité sans ombre, elle se reconnaît « rien » au regard du Tout qu'est Dieu ; et, en même temps, au regard de la Miséricorde infinie de Dieu, elle reconnaît que sa misère n'est rien. La naissance de la *créature*

nouvelle est liée à une triple reconnaissance : reconnaissance de la vérité sur soi ; reconnaissance de la Vérité qu'est Dieu ; reconnaissance du lien d'élection qui, à l'initiative de l'amour de Dieu, unit ce rien au Tout, sans pour autant que ce rien ne soit englouti par le Tout. Telle est la vertu-reine de l'humilité qui permet que soit initié un chemin de sainteté chrétienne, une histoire sacrée.

Elle peut ainsi écrire à son fils Claude :

Vous me réjouissez de ce que vous aimez l'humilité. Conservez toujours l'amour de cette précieuse vertu, qui est le fondement solide, sans lequel tout l'édifice de la perfection que vous voulez élever en votre âme serait ruineux et de peu de durée. (*Lettre LXVIII*, 1643, p. 188)

Et, l'année suivante, elle poursuit un enseignement qu'elle reprendra souvent sous diverses formes :

Puisque vous le voulez, je demande à Dieu pour vous le don d'oraison et surtout celui de l'humilité et vraie abnégation de vous-même, sans laquelle vertu, il n'y a point de vraie oraison ni de vrai esprit intérieur, l'un et l'autre devant aller de même pas, autrement toutes nos dévotions sont suspectes.

(*Lettre LXXXI*, 1644, p. 228)

Ce n'est pas un hasard si Marie de l'Incarnation associe oraison et humilité. La qualité de cette vertu grandit et s'affine au contact de la présence de Dieu et dans sa familiarité. On peut dire que, amour authentique de Dieu et humilité, croissent du même pas. Marie reconnaît même comme une grâce qu'elle demande à Dieu pour ses intimes et pour elle-même. Elle a 51 ans lorsqu'elle écrit à son fils :

Demandez (à Jésus) qu'il obtienne cette haute vertu pour moi, car c'est elle qui fait les saints.

(*Lettre CXXVIII*, 1650, p. 396)

Les saints, en effet, savent qu'ils ne sont pas des héros ou des surhommes. Plus ils avancent en sainteté, plus ils sont

conscients de leur fragilité et de l'origine de la force qui les habite pour la mission. Marie prend l'image du « vase d'argile » de Paul de Tarse ; elle parle de « vaisseau de terre » (on appelait « vaisseau », des vases décoratifs en forme de bateau). Ailleurs, elle se compare à un « vermisseau » ou à un « moucheron ».

Dans une des dernières lettres envoyées à son fils, Marie de l'Incarnation fait même de l'humilité une condition au bonheur. Elle rejoint en cela, la *correspondance à la grâce* qu'elle conseillait à sa nièce pour son bonheur. De fait, humilité et correspondance relève de la même logique : la reconnaissance que l'auto-référence et l'auto-suffisance ne peuvent permettre à un être humain, relationnel par nature, de se réaliser pleinement :

Prenez votre plaisir dans les emplois que Dieu vous donne, vous y trouverez votre sanctification, et Dieu aura soin de vous par tout. Soyez élevé, soyez abaissé, pourvu que vous soyez humble, vous serez heureux et toujours bien.

(Lettre CCLXVII, 1670, p. 898)

**La disposition foncière : la docilité à l'Esprit-Saint*

Dès lors, cette claire conscience de sa fragilité, de sa *chétivité*, la fait spontanément se tourner vers Celui-là seul dont elle sait – dans la foi et par expérience – qu'Il peut réaliser la mission qu'Il lui a commandée : L'Esprit Saint, l'Amour lui-même.

L'humilité permet alors à l'âme d'accueillir l'Amour de Dieu comme une grâce et la capacité d'aimer comme un don. Aussi, la disposition foncière de l'âme dont elle témoigne tout au long de sa vie est-elle la « docilité à l'Esprit Saint ». Elle a vécu de cet « Esprit qui l'agissait » et elle enseigne la nécessité non seulement de l'accueillir mais de se laisser saisir par lui :

Laissez-vous conduire à son divin Esprit ; c'est ce qu'il demande de vous, soit pour le spirituel, soit pour les emplois extérieurs ; croyez-moi je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la Mère de l'Église en Canada apportera avec elle une dévotion à la Vierge Marie fervente et profonde qu'elle contribuera à faire développer dans la jeune colonie.

Mais, pour Marie Guyart de l'Incarnation, la Vierge Marie est aussi, et peut-être surtout un modèle. Certes, le modèle absolu de toute vérité sur l'homme selon le dessein de Dieu, Celui qu'elle appelle « sa Cause exemplaire » ou encore « le divin Prototype », c'est le Verbe Incarné et lui seul. Mais il est Dieu ! La Vierge Marie, quelque parfaite qu'elle soit, est une créature qui nous ressemble. Sa perfection ne la rend jamais lointaine. Sa maternité corrige cet éloignement ; elle fait d'elle, en effet, une femme attentive aux réalités concrètes de l'existence humaine et une éducatrice soucieuse de permettre à chacun de se réaliser selon le dessein de Dieu sur eux.

À ce titre, dans l'ordre des créatures, elle peut être considérée comme un modèle, modèle indépassable, mais imitable et inspirant, de relation entre une créature et son Dieu ; exemple de la « *disciple parfaite* » du Fils de Dieu qui au moment où il définit la qualité essentielle du disciple, fait paradoxalement l'éloge de sa Mère : « qui est ma mère qui sont mes frères ? Celui qui écoute la parole de Dieu et la met en pratique ». En fait, Jésus reprend ici le seul enseignement que Marie ait jamais directement donné dans les évangiles. À Cana ne dit-elle pas aux serviteurs, en parlant de son fils : « Faites tout ce qu'Il vous dira » (Jn 2,5) ?

C'est en ce sens aussi qu'elle est modèle de « savoir-être-enfant-de-Dieu » et disciple de son Fils.

Dans sa vie, en effet, on retrouve tous les fondamentaux propres à un véritable disciple et à forger dans le cœur de ses enfants ce que Marie de l'Incarnation appelle l'*esprit du christianisme* qui est l'*air de famille* des chrétiens. Même si

Marie de l'Incarnation ne le formalise pas, sa vie et ses écrits montrent comment elle trouve chez la Vierge Marie le modèle de ces fondamentaux qui font l'essentiel de l'identité chrétienne.

Ainsi, au fil de ses écrits, on découvre qu'elle considère la Vierge Marie comme :

* Modèle de sainteté, de pureté : encore enfant la petite Marie désirait voir la Vierge Marie avant de mourir. Son vœu sera exaucé bien plus tard, puisqu'il lui sera donné de « voir » la pureté parfaite d'une âme et de reconnaître l'âme de la Vierge Marie. Cette « vision » aiguë en elle un désir ardent de pureté comme condition requise pour « correspondre » parfaitement à la grâce de Dieu.

* Modèle de maternité : il ne s'agit pas seulement pour Marie Guyart de reconnaître dans la Mère de Jésus, une protectrice bienveillante à son égard (cf. sa *Prière apostolique*¹⁵). Marie voit en elle un modèle de la maternité qu'elle a à vivre avec Claude, mais aussi avec les petites amérindiennes et les jeunes filles françaises de la colonie, et, même avec toute la jeune église en ce pays. Jean-Paul II ne la reconnaît-il pas comme la « Mère de l'Église au Canada » ? On peut dire qu'en ce modèle marial de maternité spirituelle, Marie de l'Incarnation rejoint l'apôtre Paul lorsqu'il décrit aux Galates sa conduite, « très mariale », à leur égard : « Mes petits enfants que, dans la douleur, j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Gal 4,19).

* Modèle de foi. À plusieurs reprises, Marie de l'Incarnation prend la foi de la Vierge Marie en modèle, par exemple pour convaincre Claude du caractère secondaire des visions extraordinaires dans les progrès d'une vie spirituelle. Elle lui fait remarquer que la Vierge Marie n'a pas eu de vision. On devrait plutôt dire que, après que l'ange l'a quittée, Marie vivra

de foi et, parfois, comme au pied de la Croix, de *foi pure*. En ce sens, elle est vraiment le modèle de tous ceux qui ont mis leur foi dans le Christ.

* Modèle d'humilité. Si le nom que, par l'ange, Dieu a donné à la jeune fille de Nazareth est « comblée de grâces », celui qu'elle décline devant Dieu est celui de « servante ». Marie Guyart de l'Incarnation n'en voudra pas d'autre, participant ainsi à la disposition manifestée par le Verbe Incarné devant ses disciples, lors du dernier repas : la seule condition ajustée à l'Amour. Nous avons vu que Jésus appelle ses disciples « amis », ce qui ne les dispense pas d'être serviteur à l'exemple et à la demande de leur Ami.

* Modèle de fécondité. Nous avons vu en quels termes Marie de l'Incarnation avait médité sur le fruit donné par la Vierge Marie au monde. Mais, comme le fait remarquer l'ursuline, la Vierge Marie indique quelle fécondité est attendue de tout disciple : par toute sa vie, donner à voir et à rencontrer le Christ Jésus à ceux qui ne le connaissent pas encore ou à ceux dont la foi, l'espérance ou la charité sont chancelantes.

En prenant Marie comme modèle « intégral » de vie chrétienne, Marie de l'Incarnation s'inscrit dans la grande tradition chrétienne qui reconnaît en Marie de Nazareth l'archétype de la nouvelle création. La Mère du Fils de Dieu devient par là, à la fois la Mère et un modèle pour tous ceux qui ont été régénérés dans les eaux du baptême, ou ceux, tels Marie Guyart au jour de sa conversion, qui ont été purifiés dans le sang du Christ. Elle dira d'ailleurs qu'elle est devenue ce jour-là, « une créature nouvelle ».

En tout cela, Marie de Nazareth est « le » modèle de la réception de l'Esprit, la sève qui, dans le sarment porte la Vie même de Dieu et lui fait porter le seul fruit qui demeure :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mère Marie sera régulièrement élue supérieure de la Communauté de 1639 à 1672 (18 années en tout de supériorat). Plusieurs épreuves de santé Jusqu'à sa mort, abondante correspondance (13 000 lettres environ dont 278 ont été conservées). Très belles lettres spirituelles à son fils et à ses intimes	
Le monastère compte 21 ursulines qui ne suffisent pas à la tâche : éducation des petites amérindiennes et des jeunes filles françaises	1665
30 avril : mort à Québec, à l'âge de 72 ans et 6 mois	1672
Entre 1677 et 1684, Dom Claude, le fils de Marie, publie quatre ouvrages dont la biographie de l'ursuline qu'il a lui-même écrite, des lettres et autres rapports d'oraisons, un commentaire du <i>Cantique des cantiques</i> , et <i>L'École sainte</i> , un catéchisme	
Mort de Dom Claude Martin	1696
Bossuet donne à Marie de l'Incarnation le titre de "Thérèse de nos jours et du Nouveau Monde"	1697
Béatification par le pape Jean-Paul II, comme <i>Mère de l'Église en Canada</i>	1980
Canonisation par le pape François, comme <i>Apôtre des Amériques</i>	2014

Table des matières

Liminaires

Bibliographie

Sigles et références

Premier jour Après-midi

Introduction

Deuxième jour Matin

Le « centre »

Deuxième jour Après-midi

« Je suis... vous êtes »

Troisième jour Matin

Rencontre

Troisième jour Après-midi

État d'oraison

Quatrième jour Matin

Conversion

Quatrième jour Après-midi

Le mariage apostolique

Cinquième jour Matin

L'esprit apostolique

Cinquième jour Après-midi

Mission impossible I

Sixième jour Matin

Mission impossible II

Sixième jour Après-midi

Sainteté Les « viatiques »

Septième jour Matin

L'esprit du christianisme

Un modèle marial

Annexes

La *Prière apostolique*

Quelques repères historiques

Dans la même collection :

1. *Marie et Abraham. « Lève les yeux et regarde... »*
Pierre-Marie Salingardes
2. *Léonie. La faiblesse transfigurée*
Joël Guibert
3. *Jean de la Croix. L'heureuse aventure*
Didier-Marie Golay
4. *Prière de l'âme amoureuse*
Peter Van Schaick
5. *Avec Mariam, entrer dans la joie de l'Esprit*
William-Marie Merchat
6. *Quand vous priez, dites...*
Didier-Marie Golay
7. *Avec Marie Guyart de l'Incarnation. La vigne, le sarment
et la sève en ses fruits*
Thérèse Nadeau-Lacour
8. *La petite voie de Thérèse de l'Enfant-Jésus*
Jean-Gabriel Rueg